

Alcool, drogue et violence au sein du couple, du lien causal au facteur de risque

La violence dans la relation de couple s'accompagne souvent d'une consommation régulière d'alcool, voire de drogue, par l'un des partenaires. Suffirait-il de guérir la dépendance pour diminuer le risque de violence? **Susanne Lorenz** démontre que le lien causal entre les deux problématiques n'a rien d'évident.

Profil

Licenciée en sciences de l'éducation de l'Université de Genève (1991), puis diplômée postgrade en criminologie de l'Université de Lausanne (1996), Susanne Lorenz a poursuivi sa formation en tant qu'intervenante en toxicomanie à l'Université de Newport (E.-U.) Elle se forme actuellement en analyse transactionnelle champ conseil. Active en milieu carcéral et en milieu ambulatoire avec les personnes toxicodépendantes, Susanne Lorenz collabore également à la HETS de la HES-SO Valais dans le champ de la formation des adultes depuis 1998. Elle est l'auteure de plusieurs études, notamment dans le domaine des violences dans le couple et plus spécifiquement en lien avec le travail social auprès des personnes auteures.

Il y a quelques années, alors que je travaillais dans un service ambulatoire pour personnes souffrant d'addiction, j'ai été contactée par une jeune femme. Originnaire de Suisse orientale, elle venait de déménager pour rejoindre son compagnon qui travaillait sur un alpage. Elle se disait inquiète pour ce dernier. Depuis la naissance de leur fille, il aurait recommencé à consommer du cannabis et de l'alcool. Nous avons réfléchi à la meilleure façon de lui faire part de son sentiment. Un jour, son partenaire accepta de l'accompagner au rendez-vous. Il monopolisa la parole, évoquant une consommation non problématique et contrôlée. La jeune femme resta coite, sur sa chaise, les yeux rivés au sol. Au terme de l'entretien, elle s'excusa d'avoir exagéré le problème. Elle imputa cela au stress postnatal. Elle ne vint pas au rendez-vous suivant. Je ne la revis plus.

CRAINTES ET SIGNAUX

A ce moment-là, j'avais interprété ses appréhensions et son attitude ambivalente à l'aune de la codépendance. Je retrouvais chez elle le désir de contrôler les excès de boisson de son compagnon et de maintenir le secret, ainsi que le besoin de veiller au bien-être de ce dernier au point d'oublier ses propres besoins. J'attribuais aussi sa difficulté à adopter une position claire à sa volonté de prévenir les conflits. Faute de connaissances spécifiques sur la violence dans le couple et en l'absence de signes tangibles tels que des hématomes, je n'avais pas mis en perspective les craintes exprimées par une série de signaux: l'absence de réseau social, les réponses évasives sur sa vie de couple, son désir d'éviter le conflit, le manque de ressources financières autonomes, les rendez-vous annulés à la dernière minute, etc. Je me suis focalisée

sur sa demande première, soit celle tendant à ce que son partenaire cesse de consommer. Je n'ai pas envisagé que sa démarche pût cacher une autre problématique, par exemple un vécu de violence. Par la suite, je me suis posé la question: étais-je passée à côté de quelque chose d'important? La consommation de son compagnon n'était-elle pas, pour cette jeune mère, une manière de se raccrocher à l'espoir que l'abstinence résoudrait ses autres difficultés? Faute d'explorer cette hypothèse, je me trouvais confrontée à deux risques, d'une part celui d'entretenir la croyance selon laquelle le recours à la violence était intimement lié à l'abus d'alcool, d'autre part celui de ne pas prendre au sérieux son vécu de victime, ni de la soutenir dans un processus qui lui permette de se protéger.

LE GENRE ET L'INTOXICATION

La violence dans le couple se décline en des atteintes répétitives à l'intégrité physique, sexuelle ou psychique (Krug *et al.*, 2002). Que cette forme de violence concerne autant les femmes que les hommes fait l'objet de nombreuses discussions. Si certain-e-s expert-e-s défendent l'idée que la violence dans le couple résulte d'une organisation sociale patriarcale (Gillioz *et al.*, 1997), d'autres envisagent le recours à la violence comme conséquence de difficultés personnelles (Laroche, 2005, cité in Welzer-Lang, 2009), indépendantes du genre. En l'absence d'enquêtes de victimisation menées auprès des deux sexes, on ne peut exclure une violence exercée par les femmes. Néanmoins, demeure le fait que l'ampleur et l'intensité des violences sont différentes selon le genre, et que les personnes qui en sont les auteurs sont majoritairement des hommes (Johnson, 2005). La lecture écosystémique du phénomène met en

évidence toute une série de facteurs de risque, plus particulièrement le lien avec des situations de vie engendrant du stress (maternité, période de chômage, parcours migratoire, etc.). La question de la consommation d'alcool occupe ici une place particulière (Maffli & Zumbunn, 2001). La probabilité de subir des actes de violence physique augmente sensiblement lorsque la personne auteure consomme régulièrement de l'alcool. En Suisse, ce risque se multiplie par deux et demi (Killias *et al.*, 2004), voire par quatre (Gillioz *et al.*, 1997). Cette tendance est similaire pour les drogues illégales.

Les études menées auprès de femmes victimes montrent qu'en cas de consommation simultanée d'alcool et de drogues, le risque de victimisation par le partenaire est alors augmenté de trois et demi (Riou *et al.*, 2003, cités par Dubé *et al.*, 2005). Entre 18 et 43% des personnes auteures présentent un problème de toxicomanie (Rondeau, 1999). Le réseau professionnel constate une surreprésentation des situations d'intervention où au moins un des partenaires était sous l'emprise de l'alcool. Cela concerne 37 à 41% des interventions menées par la police ou le milieu médical (Maffli & Zumbunn, 2001). D'autres études dévoilent un taux plus élevé: dans 57% des interventions policières pour des violences domestiques, l'abus d'alcool a été constaté (Keller *et al.*, 2007). Questionnant un groupe de patientes suivies médicalement, Vasseur (2005) montre que plus de la moitié d'entre elles font état de l'intoxication de leur partenaire au moment des faits.

DOUBLE PROBLÉMATIQUE

L'appréciation de la fréquence des alcoolisations varie selon qu'on questionne les personnes victimes ou auteures. Notamment, les

femmes victimes suivies par un service spécialisé identifient plus souvent la présence d'une double problématique, soit une vie de couple émaillée par des épisodes de violence et une consommation problématique d'alcool d'au moins un des deux partenaires. Ce groupe estime que dans un quart des situations (25%), au moins l'un des deux partenaires était sous l'emprise du produit. Il s'agit alors principalement du partenaire. Quant aux hommes qui participent à un programme pour auteurs, seul un sur cinq partageait cet avis (22,5%; Gloor & Meier, 2013).

La question de l'abus de l'alcool ne concerne pas seulement la personne auteure des violences: dans près de 10% des situations au cours desquelles le réseau professionnel est intervenu, la victime avait elle aussi bu de l'alcool (Maffli & Zumbunn, 2001). Le lien entre consommation et violence prend ici une tout autre dimension: si une part non négligeable des personnes victimes abuse d'alcool et/ou de médicaments, les intoxications s'apparentent plus à une automédication suite aux traumatismes subis (Gloor & Meier, 2004).

LE LIEN CAUSAL EN QUESTION

Le lien généralement admis entre abus d'alcool et recours à la violence repose sur le constat d'une surreprésentation des situations présentant cette double problématique et sur l'hypothèse que le produit désinhibe et affaiblit les défenses en cas d'altercation. Les personnes intoxiquées développent certes une hypersensibilité aux événements et aux paroles, qui les amène à adopter des attitudes provocatrices ou de défense différentes de celles qu'elles adopteraient à jeun (Anglada, 2004; Maffli & Zumbunn, 2001). Entrevoir un lien de causalité



directe entre abus d'alcool et violence relationnelle se heurte toutefois à deux constats.

D'une part, la majorité des passages à l'acte ont lieu alors que les personnes concernées étaient sobres. L'alcoolisation massive ne débouche pas non plus systématiquement sur de la violence. La plupart des hommes auteurs ayant entrepris un travail de responsabilisation conçoivent le recours à la violence comme une conséquence de la mésentente dans le couple. La consommation, même si elle est source de

conflits, permet de faire face aux tensions internes (Gloor & Meier, 2013).

D'autre part, cette lecture de cause à effet ne tient pas compte du rapport de domination et de pouvoir dans lequel s'inscrit la violence dans le couple. Ce type de violence se caractérise par un cycle dynamique qui se répète lorsque le/la partenaire dominé-e réactive par son comportement une blessure émotionnelle chez le/la partenaire dominant-e (Broué *et al.*, 1999). Ne se sentant alors pas respecté-e et/ou par

La violence s'inscrit dans un rapport inégalitaire et hiérarchisé, indépendamment de la consommation d'alcool

crainte de perdre sa position dominante, il ou elle va chercher à (re)prendre le contrôle de sa relation (Lorenz & Bigler, 2013) en infligeant des souffrances et en limitant l'autonomie de l'autre (Gillioz *et al.*, 1997). En cela, la violence s'inscrit dans un rapport inégalitaire et hiérarchisé, indépendamment de la consommation, ou pas, d'alcool. L'usage de la violence ainsi que le recours à des comportements qui isolent socialement et qui subordonnent le/la partenaire dominé-e visent alors à exercer un contrôle coercitif systématique. Ainsi, et de manière unilatérale, la personne auteure cherche à dicter sa loi. Toute résistance est empêchée par la peur et la force: le/la partenaire dominé-e se voit systématiquement limité-e dans sa capacité de se positionner (Johnson, 2005).

DÉVOILEMENT ET RESPONSABILISATION

Le service ViFa, dans le canton de Vaud, propose quatre programmes d'intervention spécialisée, dont un groupe destiné à des hommes auteurs. Pour ce dernier, il est prévu un premier contact téléphonique, des entretiens d'évaluation et un travail de groupe qui réunit 8 ou 9 individus pour une durée d'au moins 21 séances. Des rituels d'introduction, un continuum de la violence au cours desquels les participants précisent les violences exercées, un journal autoadministré et des bilans soutiennent un travail de responsabilisation et le changement. L'analyse des propos de 41 hommes qui se sont adressés au service ViFa montre que la plupart disent ne pas avoir de problème d'addiction: un tiers avoue fumer plus ou moins occasionnellement du cannabis et un homme sur cinq déclare boire modérément de l'alcool. Peu d'individus entrevoient un côté problématique à leur consommation. Le produit a pour

certaines une vocation d'automédication. L'alcool aide alors à se calmer et à gérer des tensions internes, ainsi qu'en témoigne ce participant: «Je lie mon problème d'alcool aux copains, mais je bois aussi parce que ma femme, elle, elle m'écrase. Ça arrive après une dispute, je bois un petit verre.» Le cannabis aide d'autres individus à «lutter contre la dépression hivernale». Pour la plupart, la consommation d'alcool intervient principalement dans un cadre festif. De plus, lorsque la partenaire boit également, cela permet de «faire la fête et consommer ensemble». Cette habitude réunit alors le couple qui se découvre des points communs, du moins au début de la relation.

Lorsque abus d'alcool et violence pourraient être liés, les hommes concernés associent ces épisodes au passé et tendent à les banaliser. Un homme précise ici ne pas se faire «de souci quant à l'alcool. Je bois irrégulièrement et avec modération [...] il y a eu des violences sous l'emprise de l'alcool, et j'ai pris de l'antabuse pendant un an après avoir agressé mon fils, car j'avais bu.»

QUAND LA TENSION MONTE

Ceux qui dévoilent des intoxications suivies d'échauffourées insistent sur le fait que cela «faisait partie de leur vie de jeune adulte», une page qu'ils disent avoir tournée. Un homme raconte à ce sujet comment, «lors des sorties de jeunesse, il y avait des bagarres et on buvait de l'alcool en groupe avec des copains costauds qui venaient me protéger après que j'avais été provoqué, mais ça, c'est le passé».

La plupart de ces hommes partagent une conception qui associe le produit à des vertus festives ou d'automédication. Seul un petit groupe évoque une souffrance vécue pendant

L'abus de substances et le recours à la violence présentent certaines similitudes, au niveau de la difficulté de vivre les émotions

l'enfance en raison des disputes entre les parents, car «le père avait bu». Au fil des séances de groupe ViFa, les participants relatent à plusieurs reprises le dernier acte de violence. L'analyse des circonstances montre que, dans près d'une situation sur dix, au moins un des deux partenaires était alcoolisé ou sous l'emprise du cannabis. Il s'agit alors plutôt de la personne auteure. Dans deux situations, la compagne avait également consommé. Le déroulement des événements montre deux cas de figure :

1. Un moment festif, une sortie en discothèque ou un dîner au restaurant, qui précède le passage à l'acte. A cette occasion, les partenaires boivent de l'alcool, sans que l'abus puisse être identifié. Puis la tension monte et l'acte de violence intervient lorsque les deux partenaires s'opposent : «On est partis main dans la main du restaurant, elle s'est appuyée sur moi, elle était éméchée, on a ri. En conduisant, j'ai failli m'endormir avec la chaleur et les deux verres de vin. Je me suis arrêté. Elle m'a réveillé en sursaut, elle voulait rentrer tout de suite, j'avais pas envie, c'était notre soirée.»

2. L'abus de substances déclenche une énième dispute entre partenaires, l'enjeu étant la consommation et le manque d'attention. Les hommes concernés évoquent des situations qui se répètent : «On a des problèmes de communication, on s'est disputés pendant quatre heures. Je me sentais coupable d'avoir fumé [du hasch] et ma copine me le reprochait. Je me sentais coupable, mais je voulais vraiment qu'elle comprenne.» L'acte de violence permet alors de se faire entendre et de mettre un terme au conflit. Ces résultats montrent que dans moins d'une situation sur cinq, les hommes participant au groupe auteur avaient consommé de l'alcool. Comme le processus de dévoilement lors du

travail de groupe se centre principalement sur l'acte de violence, on peut supposer que certains aspects de l'abus de produits ont été passés sous silence. Cela pourrait s'expliquer par le fait que parler de la consommation requiert apparemment du temps. Un homme ne dévoilera avoir été ivre au moment de violenter sa femme qu'en fin de processus. Une autre explication pourrait également résider dans le fait que, pour la plupart des participants au groupe, la consommation serait en apparence non problématique, car contrôlée et limitée aux sorties. Etablir un lien entre état d'ivresse et recours à la violence constituerait une contradiction. A l'opposé, occulter l'intoxication au moment des faits permettrait de se protéger et de garder une concordance interne, de ne pas se sentir concerné par un problème d'alcool en sus des situations de violence vécues.

ANESTHÉSIEUR LE MAL-ÊTRE

Affirmer que le passage à l'acte a eu lieu suite à un abus massif reste difficile. Toutefois, les épisodes évoqués s'apparentent à des disputes qui dégénèrent. L'intoxication pourrait donc agir comme un révélateur de quelque chose qui pré-existe, soit la difficulté de résoudre de manière constructive les conflits. Ce d'autant plus que l'abus de substances et le recours à la violence présentent certaines similitudes, au niveau de la difficulté de vivre les émotions et de les exprimer sereinement*. Etre confronté à des situations insatisfaisantes dans son quotidien, ne pas pouvoir les affronter et les verbaliser comporte le risque d'intérioriser les contrariétés au point

* Par «vivre sereinement son émotion», on entend l'identification de l'état émotionnel et l'acceptation inconditionnelle de ce dernier : l'individu ne disqualifie pas l'émotion, ni ne la banalise ou la nie.



de devoir recourir à des stratégies pour anesthésier le mal-être ressenti; l'abus de substances ou d'alcool constitue l'une de ces stratégies. Ce processus est proche de celui que vivent les personnes auteures: celles-ci se sentent fréquemment dénigrées et traitées injustement par leur partenaire. Elles vivent des contrariétés et disent «faire le poing dans la poche, ravalier la colère et se plier à ce qui se passe».

Faute d'exprimer les ressentiments accumulés, ces individus se sentent «poussés à bout». La violence devient alors un moyen «pour se défendre». Même si certains reconnaissent le caractère inacceptable de leurs actes, ils se vivent avant tout comme des victimes (Lorenz & Bigler, 2013).

Ce passage à l'acte, qui exprime un trop-plein, crée alors un vide émotionnel. Ce malaise incite à chercher une explication. L'alcool offre ici une justification à laquelle se raccrochent cer-

taines personnes auteures et/ou victimes, qui est d'avoir perdu le contrôle (Anglada, 2004). Ce sentiment réduit le décalage entre une vision de soi comme auteur et le sentiment d'être victime. Il protège et évite a priori de porter la responsabilité de l'acte. Il occulte toutefois le fait que, par l'acte de violence, la personne auteure se repositionne et impose son point de vue tout en cherchant à maintenir une position dominante, et ce au détriment d'une relation égalitaire (Lorenz & Bigler, 2013). Dès lors, la proposition de viser principalement l'abstinence dans le but de prévenir le passage à l'acte doit être considérée avec prudence, elle ne garantit ni l'acquisition des compétences nécessaires à la cessation durable des violences, ni la remise en question des rapports de domination. Ces constats amènent à entrevoir le rôle des professionnel-le-s confronté-e-s à une double problématique (substances et violence) sous

un autre angle. Il convient de faire le deuil de la possibilité de raisonner la personne auteure pour que cesse la violence. La consommation problématique risque d'altérer le jugement. Il s'agira aussi d'être attentif, dans sa pratique, aux signaux qui laissent supposer la présence d'un abus de substances associé à des actes de violence dans le couple, cela afin de s'appuyer sur son intuition pour aborder cette double problématique avec les personnes concernées. L'action ne cherchera alors ni à culpabiliser ni à condamner la personne, mais à rappeler que l'acte est inacceptable. L'enjeu ici est d'engager une réflexion sur l'intérêt à solliciter une aide pour faire un travail sur la violence et les consommations abusives, soit d'aider à dépasser la croyance selon laquelle on peut s'en sortir par soi-même. En informant au sujet des soutiens possibles, les professionnel-le-s contribueront à améliorer l'accessibilité à un réseau d'aide spécialisé et à lutter activement contre les violences dans le couple.

Susanne Lorenz

Illustrations d'Aline Bureau

Bibliographie

- Anglada Ch. (2004). Violence domestique masculine et consommation abusive d'alcool. In: *Dépendances*, N° 23 / Octobre 2004, Lausanne.
- Broué J., Guèvremont C. & Corbeil J. (1999). *Intervenir auprès des conjoints violents*. Montréal: Editions Saint-Martin.
- Dubé M., Rinfret-Raynor M. & Drouin Ch. (2005). Etude exploratoire du point de vue des femmes et des hommes sur les services utilisés en matière de violence conjugale. In: *Santé mentale au Québec*, vol. 30, N° 2, pp. 301-320.
- Gillioz L., De Puy J. & Ducret V. (1997). *Domination et violence envers la femme dans le couple*. Ed. Payot: Lausanne.
- Gloor D. & Meier H. (2004). *Frauen, Gesundheit und Gewalt im sozialen Nahraum*. Büro für die Gleichstellung von Frau und Mann der Stadt Zürich und Maternité Inselhof Triemli (Hg.): Zurich.
- Gloor D. & Meier H. (2013). *Gewalt in der Partnerschaft und Alkohol - Häufigkeit einer Dualproblematik, Muster und Beratungssettings*. Berne: Etude mandatée par l'Office fédéral de la santé publique.
- Johnson M. P. (2005). Domestic Violence: It's Not About Gender – Or Is It? *Journal of Marriage and Family*, 67(5), pp. 1126-1130.
- Killias M., De Puy J. & Simonin M. (2004). *Violence experienced by women in Switzerland over their lifespan. Results of the International Violence Against Women Survey (IVAWS)*. Ed. Stämpfli: Berne.
- Keller L., Giger P., Haag Cl., Ming W. & Oswald M. (2007). *Alkohol und Gewalt: Eine Online-Befragung der Polizeiangehörigen im Kanton Bern*, Universität Bern.
- Krug E. G., Dahlberg L. L., Mercy J. A., Zwi A. & Lozano-Ascencio R. (2002). *Rapport mondial sur la violence et la santé* (p. 404). Genève: Organisation mondiale de la santé (OMS).
- Lorenz S. & Bigler P. (2013). Responsabilisation et dévoilement: le rôle d'un programme pour hommes auteurs de violences au sein du couple. *Pensée plurielle*, 32(1), pp. 115-127.
- Maffli E. & Zumbunn A. (2001). *Alkohol und Gewalt im sozialen Nahraum*. SFA, ISPA éd.: Lausanne.
- Rondeau G., Brochu S., Lemire G. & Brodeur N. (1999). La persévérance des conjoints violents dans les programmes de traitement qui leurs sont proposés. Collection Etudes et analyses CRI-VIFF Université Laval: Montréal.
- Vasseur P. (2004). Profil de femmes victimes de violences conjugales. In: *La Presse médicale*, volume 33, issue 22, décembre 2004, pp. 1566-1568.
- Welzer-Lang D. (2009). Les hommes battus, In: *Empan* 1/2009 (N° 73), pp. 81-89.

Alkohol, Drogen und Gewalt in der Partnerschaft – vom Kausalzusammenhang zum Risikofaktor

Gewalt in einer Partnerschaft geht oft mit einem regelmässigen Alkohol- oder Drogenkonsum durch einen der Partner einher. Würde es ausreichen, die Abhängigkeit zu heilen, um das Gewaltisiko zu verringern? Susanne Lorenz zeigt auf, dass zwischen den beiden Problemen kein einfacher Kausalzusammenhang besteht.

Als ich vor einigen Jahren bei einer Suchtberatungsstelle arbeitete, wurde ich von einer jungen Frau aus der Ostschweiz kontaktiert. Diese war soeben zu ihrem Lebenspartner auf eine Alp gezogen und machte sich Sorgen um ihn. Seit der Geburt ihrer Tochter konsumierte er wieder Cannabis und Alkohol. Wir überlegten gemeinsam, wie er am besten auf das Problem angesprochen werden könnte. Eines Tages erklärte er sich einverstanden, seine Partnerin zu ihrem Termin zu begleiten. Er liess sie jedoch nicht zu Wort kommen und erklärte, dass er seinen Konsum, den er nicht als problematisch einstufte, unter Kontrolle hätte. Die junge Frau sass wortlos auf ihrem Stuhl und blickte auf den Boden. Am Ende des Gesprächs entschuldigte sie sich, das Problem aufgebauscht zu haben, und schrieb dies dem postnatalen Stress zu. Zum nächsten Termin erschien sie nicht. Ich sah sie nie wieder.

BEFÜRCHTUNGEN UND SIGNALE

Zu diesem Zeitpunkt interpretierte ich ihre Befürchtungen und ihre ambivalente Einstellung als Zeichen einer Co-Abhängigkeit. Ich erkannte bei ihr den Wunsch, die Alkoholexzesse ihres Partners zu kontrollieren und das Geheimnis zu wahren, sowie das Bedürfnis, sich um das Wohlbefinden ihres Partners zu sorgen, auch wenn sie darüber ihre eigenen Bedürfnisse vergass. Sie hatte Schwierigkeiten, klar Stellung zu beziehen, was ich aber ihrem Verlangen nach Verhinderung von Konflikten zuschrieb. Da ich nicht wusste, ob es Gewaltprobleme gab und auch keine sichtbaren Zeichen wie Blutergüsse zu sehen waren, habe ich die durch eine Reihe von Signalen ausgedrückten Befürchtungen – fehlendes soziales Netz, ausweichende

Antworten auf Fragen zu ihrer Partnerschaft, Wunsch Konflikte zu verhindern, keine eigene Einkommensquelle, kurzfristig abgesagte Termine – nicht richtig eingeordnet. Ich konzentrierte mich auf ihr ursprüngliches Anliegen, den Alkoholkonsum ihres Partners. Ich realisierte nicht, dass sich ein anderes Problem wie Gewalt dahinter verbergen könnte. Im Nachhinein habe ich mich gefragt, ob ich etwas Wichtiges übersehen hatte. Klammerte sich diese junge Frau an die Hoffnung, dass mit dem Alkohol- und Drogenkonsum auch andere Probleme gelöst würden? Ich konnte diese Hypothese nicht überprüfen und lief daher einerseits Gefahr, die Überzeugung zu schüren, dass Gewalt immer mit Alkoholmissbrauch einhergeht. Andererseits riskierte ich, die Lebensgeschichte des Opfers nicht ernst zu nehmen und die Frau nicht dabei zu unterstützen, sich zu schützen.

SUBSTANZMISSBRAUCH UND GESCHLECHT

Gewalt in der Partnerschaft drückt sich durch wiederholte Beeinträchtigungen der körperlichen, sexuellen oder psychischen Integrität aus (Krug et al., 2002). Dass diese Form der Gewalt sowohl Frauen als Männer betrifft, ist Gegenstand zahlreicher Diskussionen. Einige Fachleute sind der Ansicht, dass Gewalt in der Partnerschaft aus einer patriarchalischen sozialen Organisation resultiert (Gillioz et al., 1997). Für andere ist Gewalt die Konsequenz geschlechtsunabhängiger persönlicher Schwierigkeiten (Laroche, 2005, zitiert in Welzer-Lang, 2009). Angesichts des Mangels an Opferstudien unter beiden Geschlechtern kann Gewaltausübung durch Frauen nicht ausgeschlossen werden. Dennoch ist es ein Fakt,

Profil

Susanne Lorenz verfügt über ein Lizentiat in Erziehungswissenschaften der Universität Genf (1991) und ein Nachdiplom in Kriminologie der Universität Lausanne (1996). An der Universität von Newport (USA) liess sie sich zur Suchttherapeutin weiterbilden. Gegenwärtig absolviert sie eine Weiterbildung in Transaktionsanalyse im Bereich Beratung. Sie ist im Haftvollzug und im ambulanten Bereich mit drogenabhängigen Personen tätig und arbeitet seit 1998 mit der Hochschule für Soziale Arbeit der HES-SO Wallis in der Erwachsenenbildung zusammen. Sie hat mehrere Studien verfasst, unter anderem zum Thema Gewalt in der Partnerschaft und insbesondere Sozialarbeit mit gewalttätigen Personen.

dass das Ausmass und die Intensität der Gewalt geschlechtsabhängig sind und die meisten Gewaltakte durch Männer verübt werden (Johnson, 2005).

Eine ökosystembasierte Betrachtung des Phänomens zeigt eine ganze Reihe von Risikofaktoren auf, insbesondere den Zusammenhang mit stressauslösenden Lebenssituationen (Mutterschaft, Arbeitslosigkeit, Migrationshintergrund usw.). Der Alkoholkonsum spielt hier eine besondere Rolle (Maffli & Zumbunn, 2001). Die Wahrscheinlichkeit, Opfer von körperlicher Gewalt zu werden, nimmt massgeblich zu, wenn die gewaltausübende Person regelmässig Alkohol konsumiert. In der Schweiz nimmt dieses Risiko um den Faktor 2.5 (Killias et al., 2004) oder sogar 4 (Gillioz et al., 1997) zu. Für illegale Drogen ist diese Tendenz ähnlich. Studien unter weiblichen Opfern zeigten, dass durch den gleichzeitigen Konsum von Alkohol und Drogen das Viktimisierungsrisiko durch den Partner um ein Dreieinhalbfaches ansteigt (Riou et al., 2003, zitiert von Dubé et al., 2005). 18-43 % der gewaltausübenden Personen haben ein Drogenproblem (Rondeau, 1999).

Fachkreise stellen eine Überrepräsentation von Interventionssituationen fest, in denen mindestens einer der Partner unter Alkoholeinfluss stand. Dies betrifft 37-41 % der Polizei- oder medizinischen Einsätze (Maffli & Zumbunn, 2001). In anderen Studien war dieser Anteil höher: In 57 % der Polizeieinsätze in Fällen von häuslicher Gewalt wurde Alkoholmissbrauch festgestellt (Keller et al., 2007). In einer Befragung einer medizinisch betreuten Patientengruppe zeigte Vasseur (2005) auf, dass die Partner von mehr als der Hälfte der befragten Personen zum Zeitpunkt der Tat unter Alkoholeinfluss standen.

DUALPROBLEMATIK

Die Beurteilung der Häufigkeit der Alkohorräusche hängt davon ab, ob Täter oder Opfer befragt werden. Insbesondere weibliche Opfer, die durch eine Fachstelle betreut werden, erkennen die Dualproblematik einer von Gewaltepisoden geprägten Partnerschaft und des problematischen Alkoholkonsums von mindestens einem der Partner. Gemäss dieser Gruppe stand in 25 % der Situationen mindestens einer der beiden Partner unter Alkoholeinfluss (in der Regel der Partner). Jedoch nur einer von fünf befragten Männern, die an einem Täterprogramm teilnahmen, teilten diese Ansicht (22.5 %; Gloor & Meier, 2013).

Der Alkoholmissbrauch betrifft jedoch nicht nur die gewalttätigen Personen: In rund 10 % der Situationen, in denen Fachleute eingreifen mussten, hatte auch das Opfer getrunken (Maffli & Zumbunn, 2001). Der Zusammenhang zwischen Konsum und Gewalt nimmt hier eine ganz andere Dimension an: Ein nicht vernachlässigbarer Anteil der Opfer missbraucht zwar Alkohol und/oder Medikamente, aber dies kann eher mit einer Selbstmedikation als Folge der erlittenen Traumata verglichen werden (Gloor & Meier, 2004).

INFRAGESTELLUNG DES KAUSALZUSAMMENHANGS

Der allgemein bewiesene Zusammenhang zwischen Alkoholmissbrauch und Gewalt beruht auf der Feststellung einer Überrepräsentation von Situationen mit dieser Dualproblematik und der Hypothese, dass die Substanz im Fall einer Auseinandersetzung enthemmt und die Abwehr schwächt. Personen, die Alkohol oder Drogen konsumiert haben, entwickeln eine Überempfindlichkeit gegenüber Ereignis-

Insofern ist die Gewalt Bestandteil einer ungleichen und hierarchischen Beziehung, unabhängig vom Konsum von Alkohol.

sen und Worten. Dadurch kann ihr Verhalten provokativer werden oder sie wehren sich anders, als wenn sie nüchtern wären (Anglada, 2004; Maffli & Zumbrunn, 2001). Die Herstellung eines direkten Kausalzusammenhangs zwischen Alkoholmissbrauch und Gewalt in der Partnerschaft ist jedoch aus zwei Gründen nicht möglich. Die meisten gewalttätigen Übergriffe finden statt, wenn die betroffenen Personen nüchtern sind. Ein massiver Alkoholkonsum führt nicht systematisch zu Gewalt. Die meisten Täter, die für ihre Gewaltausbrüche Verantwortung übernommen haben, betrachten diese als Konsequenz der Meinungsverschiedenheiten zwischen den Partnern. Durch den Konsum, auch wenn dieser zu Konflikten führt, können Spannungen gelöst werden (Gloor & Meier, 2013). Andererseits berücksichtigt diese Interpretation von Ursache und Wirkung das Dominanz- und Machtverhältnis, in dessen Rahmen die Gewalt in der Partnerschaft auftritt, nicht. Diese Art von Gewalt ist geprägt von einem dynamischen Zyklus, der sich wiederholt, wenn der dominierte Partner durch sein Verhalten eine emotionale Wunde des dominierenden Partners wieder aufreißt (Broué et al., 1999). Dieser fühlt sich nicht respektiert und/oder fürchtet, seine dominante Stellung zu verlieren, woraufhin er versucht, die Kontrolle über die Partnerschaft (wieder) zu erlangen (Lorenz & Bigler, 2013), indem er Leiden zufügt und die Autonomie des Partners einschränkt (Gillioz et al., 1997). Insofern ist die Gewalt Bestandteil einer ungleichen und hierarchischen Beziehung, unabhängig vom Konsum von Alkohol. Der Einsatz von Gewalt und das Zurückgreifen auf Verhaltensweisen, die sozial isolieren und den dominierten Partner unterwerfen, dienen der Ausübung einer sys-

tematischen Zwangskontrolle. So versucht die gewaltausübende Person, sich durchzusetzen. Jeglicher Widerstand wird durch Angst und den Einsatz von Kraft verhindert: Die Fähigkeit des dominierten Partners, sich zu positionieren, wird systematisch eingeschränkt.

ÜBERNAHME VON VERANTWORTUNG

Die Waadtländer Dienststelle ViFa bietet vier gezielte Programme an, davon eine Gruppe für gewalttätige Männer. Nach einem ersten telefonischen Kontakt und einem Evaluationsgespräch trifft sich die 8- bis 9-köpfige Gruppe mindestens 21 Mal. Die Männer sollen lernen, für ihre Taten Verantwortung zu übernehmen und sich zu ändern. Unterstützt werden sie dabei durch Vorstellungsrituale, die individuelle Identifikation der ausgeübten Gewalt, ein persönliches Tagebuch sowie Bilanzen.

Die Analyse der Berichte von 41 Männern, die sich an die ViFa-Dienststelle gewandt hatten, zeigt, dass die meisten verneinen, ein Suchtproblem zu haben. Ein Drittel gibt zu, mehr oder weniger gelegentlich Cannabis zu rauchen und jeder Fünfte erklärt, mässig Alkohol zu trinken. Nur wenige erkennen den Problemgehalt ihres Konsums. Einige verwenden das Produkt zur Selbstmedikation. Alkohol hilft ihnen, sich zu beruhigen und ihre inneren Spannungen in den Griff zu kriegen. So berichtet ein Teilnehmer: „Mein Alkoholproblem verbinde ich mit meinen Freunden, aber ich trinke auch, weil mir meine Frau zu wenig Raum lässt. Es kommt vor, dass ich nach einem Streit ein Gläschen trinke.“ Andere erklären, dass Cannabis ihnen dabei hilft, „gegen die Winterdepression anzukämpfen“. Für die meisten Teilnehmer erfolgt der Alkoholkonsum in einem festlichen Rahmen. Wenn der Partner ebenfalls trinkt, können sie zudem

„zusammen feiern und trinken“. Diese Gemeinsamkeit verbindet ein Paar, zumindest zu Beginn der Beziehung.

Wenn zwischen Alkoholmissbrauch und Gewalt ein Zusammenhang bestehen könnte, verbinden die betroffenen Männer diese Episoden mit der Vergangenheit und tendieren dazu, sie zu verharmlosen. Ein Mann erklärt, dass er sich wegen dem Alkohol keine Sorgen mache. „Ich trinke unregelmässig und mit Mass [...]. Ich war unter Alkoholeinfluss gewalttätig und habe während einem Jahr Antabuse genommen, weil ich meinen Sohn betrunken angegriffen hatte.“

WENN DIE SPANNUNG STEIGT

Diejenigen, die zugeben, nach Alkoholkonsum Auseinandersetzungen gehabt zu haben, beharren darauf, dass dies „Teil ihrer Jugend“ war, ein Kapitel, mit dem sie abgeschlossen hätten. Ein Mann erzählt, dass er als junger Mann oft ausging und in Streitereien geriet. Alle in seiner Gruppe hätten Alkohol getrunken und seine starken Freunde hätten ihn dann beschützt, wenn er provoziert wurde. „Aber all dies gehört der Vergangenheit an.“

Die meisten Männer verbinden Alkohol und Drogen mit Feiern oder Selbstmedikation. Nur ein kleiner Teil spricht von einer schwierigen Kindheit aufgrund der Streitereien zwischen den Eltern, „da der Vater getrunken hatte“.

Im Laufe der Sitzungen der ViFa-Gruppe erzählen die Teilnehmer mehrmals von ihrer letzten Gewaltanwendung. Die Analyse der Umstände zeigt, dass in fast jeder zehnten Situation mindestens einer der Partner unter Alkohol- oder Cannabiseinfluss stand, in der Regel der gewalttätige Partner. In zwei

Situationen hatte auch die Partnerin getrunken. Anhand des Ablaufs der Ereignisse können zwei Fälle identifiziert werden:

1. Ein Fest, ein Discobesuch, ein Nachtessen, die mit Gewalt enden. Bei dieser Gelegenheit trinken die Partner Alkohol, ohne dass der Missbrauch erkannt wird. Die Spannung steigt und wenn sich die Partner nicht einig sind, kommt es zur Gewalt: „Wir haben das Restaurant Hand in Hand verlassen, sie hat sich auf mich gestützt, war ein bisschen beschwipst, wir haben gelacht. Ich bin dann fast am Steuer eingeschlafen, wegen der Wärme und den beiden Gläsern Wein. Ich habe angehalten. Sie hat mich vom Schlaf aufgeschreckt, sie wollte sofort nach Hause. Ich hatte jedoch keine Lust, das war unser gemeinsamer Abend.“

2. Der Substanzmissbrauch führt zu einem x-ten Streit zwischen den Partnern aufgrund des Konsums und der fehlenden Aufmerksamkeit. Die betroffenen Männer sprechen von Situationen, die sich wiederholen: „Wir haben Kommunikationsprobleme, wir haben uns während vier Stunden gestritten. Ich fühlte mich schuldig, [Haschisch] geraucht zu haben und meine Freundin warf mir dies vor. Ich fühlte mich schuldig, aber ich wollte wirklich, dass sie versteht.“ Durch die Gewalt verschafft sich der Mann Gehör und setzt dem Konflikt ein Ende.

BETÄUBUNG DES UNWOHLSEINS

Diese Ergebnisse zeigen, dass die gewalttätigen Männer in weniger als 20 % der Fälle Alkohol getrunken hatten. Da der Prozess der Offenlegung in der Gruppe sich auf die Gewalt konzentriert, kann angenommen werden, dass gewisse Aspekte des Drogen- und Alkoholmissbrauchs verschwiegen wurden. Dies kann darauf zurückgeführt werden, dass es

Dies trifft umso mehr zu, als der Substanzmissbrauch und die Anwendung von Gewalt gewisse Gemeinsamkeiten aufweisen bezüglich der Schwierigkeit, mit Gefühlen umzugehen und diese gelassen auszudrücken.

Zeit braucht, um den Konsum ansprechen zu können. Ein Mann wird erst am Ende des Prozesses zugeben, dass er betrunken war, als er seiner Frau gegenüber gewalttätig wurde. Eine weitere Erklärung könnte die Tatsache sein, dass für die meisten Gruppenteilnehmer der Konsum anscheinend nicht problematisch ist, da er auf den Ausgang beschränkt und somit unter Kontrolle ist. Einen Zusammenhang zwischen Betrunkeneheit und Gewaltausübung herzustellen, wäre ein Widerspruch. Durch die Überspielung der Betrunkeneheit zum Zeitpunkt der Tat kann sich der Täter schützen und eine innere Konkordanz bewahren, d. h. nicht zusätzlich zum Gewaltproblem auch noch ein Alkoholproblem zu haben.

Es erweist sich als schwierig zu behaupten, dass die Gewalt eine Folge von massivem Alkoholkonsum war. Die erwähnten Situationen sind jedoch mit Auseinandersetzungen vergleichbar, die ausarten. Die Betrunkeneheit könnte also ein Auslöser einer bestehenden Disposition sein, nämlich der Unfähigkeit, Konflikte konstruktiv zu lösen. Dies trifft umso mehr zu, als der Substanzmissbrauch und die Anwendung von Gewalt gewisse Gemeinsamkeiten aufweisen bezüglich der Schwierigkeit, mit Gefühlen umzugehen und diese gelassen auszudrücken*. In seinem Alltag unbefriedigende Situationen zu erleben, mit diesen nicht umgehen oder sie nicht in Worte fassen zu können, birgt das Risiko, den Ärger zu verinnerlichen. Dies führt dazu, dass dieses Unwohlsein betäubt werden muss, unter anderem mit Alkohol oder Drogen. Dieser Prozess kann mit demjenigen verglichen werden, den

* Damit ist die Erkennung des eigenen emotionalen Zustands und dessen unbedingte Akzeptanz gemeint: Die Person disqualifiziert, verharmlost oder verneint ihre Emotionen nicht.

gewalttätige Personen durchlaufen: Diese fühlen sich oft von ihrem Partner erniedrigt und ungerecht behandelt. Sie ballen oft die Faust in der Tasche, schlucken ihren Ärger hinunter und lassen die Ereignisse über sich ergehen. Da sie ihren Gefühlen nicht Ausdruck verleihen können, fühlen sie sich, „in die Enge getrieben“. Gewalt wird zu einem Mittel, um „sich zu verteidigen“. Auch wenn einige erkennen, dass ihre Handlungen inakzeptabel sind, sehen sie sich in erster Linie als Opfer an (Lorenz & Bigler, 2013).

SCHLUSSFOLGERUNGEN

Der Übergang zur Gewalt, die als Ventil dient, erzeugt eine emotionale Leere. Dieses Unwohlsein verlangt nach einer Erklärung. Alkohol bietet gewissen Personen – sowohl gewaltausübenden Personen als auch Opfern – eine solche Rechtfertigung, an die sie sich klammern: Es handelt sich um einen Kontrollverlust (Anglada 2004). Dieses Gefühl verringert die Kluft zwischen der Eigenwahrnehmung als Täter und dem Gefühl, Opfer zu sein. Es hat eine Schutzfunktion und verhindert die Übernahme der Verantwortung für den Gewaltakt. Es verbirgt jedoch die Tatsache, dass sich der Täter durch die Gewaltausübung neu positioniert und seine Sicht der Dinge aufzwingt. Er bestätigt dadurch seine dominante Position, was eine gleichwertige Beziehung verunmöglicht (Lorenz & Bigler, 2013).

Der Vorschlag, gewalttätige Übergriffe durch Abstinenz zu verhindern, muss daher mit Vorsicht betrachtet werden, da dadurch weder die für eine nachhaltige Beendigung der Gewalt notwendigen Kompetenzen erlangt noch die Machtverhältnisse in Frage gestellt werden.

Diese Feststellungen führen zu einer neuen

Sicht der Rolle der Fachleute, die mit einer Dualproblematik (Substanzmissbrauch und Gewalt) konfrontiert sind. Es muss akzeptiert werden, dass die gewalttätige Person nicht zur Vernunft gebracht werden kann, um die Gewalt zu stoppen. Der problematische Konsum kann nämlich das Urteilsvermögen beeinträchtigen. In der Praxis muss auf Signale geachtet werden, die auf einen Substanzmissbrauch in Verbindung mit Gewalt in der Partnerschaft hinweisen. Fachleute müssen sich auf ihre Intuition verlassen, um die betroffenen Personen auf diese Dualproblematik anzusprechen. Es handelt sich nicht darum, der Person Vorwürfe zu machen oder sie zu verurteilen, sondern daran zu erinnern, dass diese Handlung inakzeptabel ist. Die Herausforderung besteht darin, die betroffene Person dazu zu bringen, dass sie Hilfe sucht für ihre Gewalt- und Missbrauchsprobleme, oder sie vom Glauben abzubringen, dass sie das Problem selber lösen kann. Indem sie die Betroffenen über die Unterstützungsmöglichkeiten informieren, tragen die Fachleute dazu bei, den Zugang zu Hilfsnetzwerken zu verbessern und aktiv gegen Gewalt in der Partnerschaft zu kämpfen.

Susanne Lorenz

Bibliografie

Anglada Ch. (2004). Violence domestique masculine et consommation abusive d'alcool. In: *Dépendances*, N° 23 / Octobre 2004, Lausanne.
 Broué J., Guèvremont C., & Corbeil J. (1999). *Intervenir auprès des conjoints violents*. Montréal : Editions Saint-Martin.
 Dubé M., Rinfret-Raynor M. & Drouin Ch. (2005). Etude exploratoire du point de vue des femmes et des hommes sur les services utilisés en matière de violence conjugale. In: *Santé mentale au Québec*, vol. 30, N° 2, pp. 301-320.

Gillioz L., De Puy J., & Ducret V. (1997). *Domination et violence envers la femme dans le couple*. Ed. Payot: Lausanne.
 Gloor D. & Meier H. (2004). *Frauen, Gesundheit und Gewalt im sozialen Nahraum*. Büro für die Gleichstellung von Frau und Mann der Stadt Zürich und Maternité Inselhof Triemli (Hg.): Zurich.
 Gloor D. & Meier H. (2013). *Gewalt in der Partnerschaft und Alkohol - Häufigkeit einer Dualproblematik, Muster und Beratungssettings*. Bern: Studie im Auftrag des Bundesamtes für Gesundheit.
 Johnson M. P. (2005). Domestic Violence: It's Not About Gender – Or Is It? *Journal of Marriage and Family*, 67(5), pp. 1126-1130.
 Killias M., De Puy J. et Simonin M. (2004). *Violence experienced by women in Switzerland over their lifespan. Results of the International Violence Against Women Survey (IVAWS)*. Stämpfli, Bern.
 Keller L., Giger P., Haag Cl., Ming W. et Oswald M. (2007). *Alkohol und Gewalt: Eine Online-Befragung der Polizeiangehörigen im Kanton Bern*, Universität Bern.
 Krug E. G., Dahlberg L. L., Mercy J. A., Zwi A. et Lozano-Ascencio R. (2002). *Rapport mondial sur la violence et la santé* (p. 404). Genève: Organisation mondiale de la santé (OMS).
 Lorenz S. & Bigler P. (2013). Responsabilisation et dévoilement: le rôle d'un programme pour hommes auteurs de violences au sein du couple. *Pensée plurielle*, 32(1), pp. 115-127.
 Maffli E., & Zumbrunn A. (2001). *Alkohol und Gewalt im sozialen Nahraum*. SFA, ISPA éd.: Lausanne.
 Rondeau G., Brochu S., Lemire G. & Brodeur N. (1999). La persévérance des conjoints violents dans les programmes de traitement qui leurs sont proposés. Collection Etudes et analyses CRI-VIFF – Université Laval : Montréal.
 Vasseur P. (2004). Profil de femmes victimes de violences conjugales. In: *La Presse médicale*, Volume 33, Issue 22, Décembre 2004, pp. 1566-1568.
 Welzer-Lang D. (2009). Les hommes battus, In: *Empan* 1/2009 (N° 73), pp. 81-89.